

branches de commerce les plus lucratives. La population habituelle de la ville est de 6,000.

VALLADOLID, petite ville dont les environs produisent beaucoup de coton, et d'une excellente qualité. Ce coton se vend cependant à bas prix, parce qu'il a le grand défaut d'être très-adhérent à la graine. On ne sait pas le nettoyer (*despepitar* ou *desmotar*) dans le pays. Le fret absorbe les deux tiers de sa valeur, à cause du poids de la graine.

IX. INTENDANCE DE VERA-CRUZ.

Population en 1803 : 156,000.

Étendue de la surface en lieues carrées : 4141.

Habitans par lieue carrée : 38.

CETTE province, située sous le ciel brûlant des tropiques, s'étend le long du golfe mexicain, depuis le Rio Baraderas (ou de *los Lagartos*) jusqu'à la grande rivière de Panuco, qui prend sa source dans les montagnes métallifères de San Luis Potosi : elle embrasse par conséquent une partie très-considérable de la côte orientale de la Nouvelle-Espagne. Sa longueur, depuis la baie de Terminos, près de l'île del Carmen, jusqu'au petit port de Tampico, est de 210 lieues, tandis que sa largeur n'est généralement que de 25 à 28 lieues. Elle confine à l'est, à la péninsule de Merida ; à l'ouest, aux intendances d'Oaxaca, de Puebla et de Mexico ; au nord, à la colonie du Nouveau-Santander.

Un coup d'œil jeté sur la neuvième et la douzième planche de mon Atlas mexicain,

fera voir la conformation extraordinaire de ce pays, qui jadis fut compris sous la dénomination de *Cuetlachtlan*. Il y a peu de régions du nouveau continent, dans lesquelles le voyageur soit plus frappé du rapprochement des climats les plus opposés. Toute la partie occidentale de l'intendance de Vera-Cruz occupe la pente des Cordillères d'Anahuac. Dans l'espace d'un jour les habitans y descendent de la zone des neiges éternelles à ces plaines voisines de la mer dans lesquelles règnent des chaleurs suffocantes. Nulle part on ne reconnoît mieux l'ordre admirable avec lequel les différentes tribus de végétaux se suivent comme par couches les unes au-dessus des autres, qu'en montant depuis le port de la Vera-Cruz vers le plateau de Perote. C'est là qu'à chaque pas on voit changer la physionomie du pays, l'aspect du ciel, le port des plantes, la figure des animaux, les mœurs des habitans, et le genre de culture auquel ils se livrent.

A mesure que l'on s'élève, la nature paroît moins animée, la beauté des formes végétales diminue, les tiges sont moins succulentes, les fleurs moins grandes, moins colorées.

L'aspect du chêne mexicain rassure le voyageur débarqué à la Vera-Cruz. Sa présence lui indique qu'il a quitté cette zone justement redoutée par les peuples du nord, sous laquelle la fièvre jaune exerce ses ravages dans la Nouvelle-Espagne. Cette même limite inférieure des chênes avertit le colon habitant du plateau central, jusqu'où il peut descendre vers les côtes, sans craindre la maladie mortelle du vomito. Près de Xalapa, des forêts de liquidambar annoncent, par la fraîcheur de leur verdure, que cette hauteur est celle à laquelle les nuages suspendus au-dessus de l'Océan, viennent toucher les cimes basaltiques de la Cordillère. Plus haut encore, près de la Banderilla, le fruit nourrissant du bananier ne vient plus à maturité. Aussi, dans cette région brumeuse et froide, le besoin excite l'Indien au travail, et réveille son industrie. A la hauteur de San Miguel, les sapins commencent à s'entremêler aux chênes, et le voyageur les trouve jusqu'aux plaines élevées de Perote, qui lui offrent l'aspect riant de champs semés en froment. Huit cents mètres plus haut, le climat devient déjà trop froid pour que les chênes puissent y végéter; les

sapins seuls y couvrent les rochers, dont les cimes entrent dans la zone des neiges éternelles. C'est ainsi qu'en peu d'heures, dans ce pays merveilleux, le physicien parcourt toute l'échelle de la végétation, depuis l'héliconia et le bananier, dont les feuilles lustrées se développent dans des dimensions extraordinaires, jusqu'au parenchyme rétréci des arbres résineux.

La province de Vera-Cruz est enrichie, par la nature, des productions les plus précieuses. Au pied de la Cordillère, dans les forêts toujours vertes de Papantla, de Nautla et de Saint-André Tuxtla, croît la liane (*epidendrum vanilla*), dont le fruit odoriférant est employé pour parfumer le chocolat. Près des villages indiens de Colipa et de Misantla se trouve la belle convolvulacée (*convolvulus jalapæ*), dont la racine tubéreuse fournit le jalap, un des purgatifs les plus énergiques et les plus bienfaisants. Dans la partie orientale de l'intendance de Vera-Cruz, les forêts qui s'étendent vers la rivière de Baraderas produisent le myrte (*myrtus pimenta*), dont la graine est une épice agréable, et connue dans le commerce sous le nom de

pimienta de Tabasco. Le cacao d'Acayucan seroit recherché, si les indigènes se livroient plus assidûment à la culture des cocaoyers. A la pente orientale et australe du pic d'Orizaba, dans les vallées qui se prolongent vers la petite ville de Cordoba, se cultive du tabac d'une qualité excellente, et qui fournit à la couronne un revenu annuel de plus de 18 millions de francs. Le smilax, dont la racine est la vraie salsepareille, végète dans les ravins humides et ombragés de la Cordillère. Le coton des côtes de Vera-Cruz est célèbre à cause de sa finesse et de sa blancheur. La canne y est presque aussi abondante en sucre qu'à l'île de Cuba, et plus que dans les plantations de Saint-Domingue.

Cette intendance seule suffiroit pour vivifier le commerce du port de Vera-Cruz, si le nombre des colons étoit plus considérable, et si leur paresse, effet de la bienfaisance de la nature et de la facilité de pourvoir sans travail aux premiers besoins de la vie, n'entravoit les progrès de l'industrie. La population ancienne du Mexique étoit concentrée dans l'intérieur du pays, sur le plateau même : les peuples mexicains, originaires de contrées

septentrionales, comme nous l'avons exposé plus haut, préférèrent dans leurs migrations le dos des Cordillères, parce qu'il leur offroit un climat analogue à celui de leur pays natal. Sans doute, lors de la première arrivée des Espagnols sur la plage de Chalchiuhcucan (Vera-Cruz), toute cette côte, depuis la rivière de Papaloapan (Alvarado) jusqu'à Huaxtecapan, étoit plus habitée et mieux cultivée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cependant, à mesure que les conquérans montèrent au plateau, ils trouvèrent les villages plus rapprochés les uns des autres, les champs divisés en portions plus petites, le peuple plus policé. Les Espagnols, qui croyoient fonder de nouvelles villes quand ils donnoient des noms européens à des villes construites par les Aztèques, suivirent les traces de la civilisation des indigènes : ils eurent des motifs bien puissans d'habiter le plateau d'Anahuac ; ils craignoient la chaleur et les maladies qui règnent dans les plaines. La recherche des métaux précieux, la culture du blé et des arbres fruitiers d'Europe, l'analogie du climat avec celui des Castilles, et d'autres causes indiquées dans le quatrième chapitre de cet

ouvrage, les engagèrent à se fixer sur le dos des Cordillères. Aussi long-temps que les *encomenderos*, abusant des droits qui leur avoient été accordés par les lois, traitèrent les Indiens comme serfs, un grand nombre de ceux-ci furent transplantés des régions voisines des côtes au plateau de l'intérieur, soit pour travailler dans les mines, soit seulement pour les rapprocher de l'habitation de leurs maîtres. Pendant deux siècles, le commerce de l'indigo, du sucre et du coton américains étoit presque nul : rien n'excitoit les blancs à s'établir dans les plaines, qui ont le véritable climat des Indes. On pourroit dire que les Européens ne venoient sous les tropiques que pour y habiter la zone tempérée.

Depuis que la consommation du sucre a considérablement augmenté, et que le commerce du nouveau continent fournit beaucoup de productions que l'Europe tiroit jadis de l'Asie et de l'Afrique seules, les plaines (*tierras calientes*) offrent sans doute plus d'appât à la colonisation : aussi les plantations de la canne à sucre et des cotonniers se sont multipliées dans la province de Vera-Cruz, surtout depuis les événemens funestes qui ont eu lieu à Saint-

Domingue, et qui ont donné un grand essor à l'industrie dans les colonies espagnoles. Ces progrès, cependant, ne sont pas encore très-marqués sur les côtes mexicaines : il faudra des siècles pour repeupler ces déserts. Aujourd'hui, des espaces de plusieurs lieues carrées sont occupés par deux ou trois cabanes (*hattos deganado*), autour desquelles errent des bœufs à demi sauvages. Un petit nombre de familles puissantes, et qui vivent sur le plateau central, possèdent la plus grande partie du littoral des intendances de Vera-Cruz et de San Luis Potosi. Aucune loi agraire ne force ces riches propriétaires de vendre leurs majorats (*mayorazgos*), s'ils persistent à ne pas vouloir défricher eux-mêmes les terres immenses qui en dépendent : ils vexent leurs fermiers et les chassent à leur gré.

A ce mal, que les côtes du golfe du Mexique ont de commun avec l'Andalousie et avec une grande partie de l'Espagne, se joignent d'autres causes de dépopulation. L'intendance de Vera-Cruz a une milice trop nombreuse pour un pays si peu habité. Le service militaire pèse sur le laboureur ; il fuit la côte pour ne pas être forcé d'entrer dans les corps des

lanceros et des *milicianos* : aussi les levées faites pour fournir des matelots à la marine royale se répètent-elles trop souvent, et s'exécutent-elles d'une manière trop arbitraire. Le gouvernement a négligé jusqu'ici tous les moyens par lesquels il pourroit augmenter la population de cette côte déserte. Il résulte de cet état de choses un manque de bras et une cherté de vivres qui contrastent avec la grande fertilité du pays. Au port de Vera-Cruz la journée d'un ouvrier ordinaire est de 5 à 6 fr. Un maître maçon et tout homme qui exerce un art particulier, y gagne 15 à 20 francs par jour, c'est-à-dire, trois à quatre fois autant que sur le plateau central.

L'intendance de Vera-Cruz renferme dans ses limites deux cimes colossales, dont la première, le *volcan d'Orizaba*, est, après le Popocatepetl, la montagne la plus élevée de la Nouvelle-Espagne. Le sommet de ce cône tronqué est incliné au sud-est : l'échancrure qu'il présente rend le cratère visible de très-loin, même depuis la ville de Xalapa. La seconde cime, le *Coffre de Perote*, est, d'après mes mesures, de près de 400 mètres plus élevée que le pic de Ténériffe : il sert de signal aux

navigateurs lors de leur atterrage sur Vera-Cruz. Comme cette circonstance rend très-importante la détermination de sa position astronomique, j'ai observé, sur le *Coffre* même, des hauteurs circum-méridiennes du soleil. Une couche épaisse de pierre ponce environne cette montagne porphyritique : rien n'y annonce un cratère au sommet, mais les courans de laves que l'on observe entre le petit village de las Vigas et de Hoya, paroissent être les effets d'une explosion latérale très-ancienne. Le petit *volcan de Tuxtla*, adossé à la Sierra de San Martin, est situé à 4 lieues de la côte, au sud-est du port de Vera-Cruz, près du village indien de Santiago de Tuxtla : il se trouve, par conséquent, hors de la ligne que nous avons indiquée plus haut comme le parallèle des volcans enflammés du Mexique. Sa dernière éruption très-considérable a eu lieu le 2 mars, l'an 1793 : les cendres volcaniques couvrirent alors les toits des maisons à Oaxaca, à Vera-Cruz et à Perote. Dans ce dernier endroit, qui est éloigné du volcan de Tuxtla de 57 lieues¹ en ligne droite, le bruit

¹ Cette distance est plus grande que celle de Naples à Rome, et cependant le Vésuve ne se fait pas même

souterrain ressembloit à des décharges de grosse artillerie.

Dans la partie septentrionale de l'intendance de Vera-Cruz, à l'ouest de l'embouchure du Rio Tecolutla, à deux lieues de distance du grand village indien de Papantla, se trouve un édifice pyramidal d'une haute antiquité. La pyramide de Papantla étoit restée inconnue aux premiers conquérans : elle est située au milieu d'une forêt épaisse, appelée *Tajin* en langue totonaque. Les indigènes, pendant des siècles, ont caché aux Espagnols ce monument, objet d'une antique vénération : ce n'est que depuis trente ans que le hasard l'a fait découvrir à des chasseurs. Un observateur aussi modeste qu'éclairé, et qui depuis long-temps se livre à des recherches très-curieuses sur l'architecture et les idoles

entendre au delà de Gaëta. Nous avons, M. Bonpland et moi, entendu distinctement les mugissemens du Cotopaxi, lors de son explosion en 1802, dans la mer du Sud, à l'ouest de l'île de la Puna, à 72 lieues de distance du cratère. En 1744, ce même volcan fut entendu à Honda et à Mompox, sur les bords de la rivière de la Madeleine. (Voyez ma *Géographie des plantes*, p. 53, édit. in-4.°)

mexicaines, M. Dupé¹, a visité la pyramide de Papantla : il a examiné avec soin la coupe des pierres dont elle est construite ; il a dessiné les hiéroglyphes dont ces pierres énormes sont couvertes. Il seroit à désirer qu'il voulût se résoudre à publier la description de ce monument intéressant. La figure² publiée en 1785, dans la gazette de Mexico, est très-imparfaite.

La pyramide de Papantla n'est point construite en briques ou en argile mêlée de cailloux et revêtue d'un mur d'amygdaloïde, comme les pyramides de Cholula et de Téotihuacan : les seuls matériaux qui y ont été employés sont d'immenses pierres de taille porphyritiques ; on distingue du mortier dans les joints. L'édifice est cependant moins remarquable par sa

¹ Capitaine au service du roi d'Espagne. C'est M. Dupé qui possède le buste en basalte d'une prêtresse mexicaine, que j'ai fait graver par M. Massard, et qui offre de grandes ressemblances avec le *calanthica* des têtes d'Isis. On trouve cette figure dans mes *Vues des Cordillères, et Monumens des peuples indigènes de l'Amérique*, Pl. I et II.

² Voyez aussi *Monumenti di Architettura Messicana di Pietro Marquez*, Roma, 1804, Tab. I.

grandeur que par son ordonnance, par le poli des pierres, et par la grande régularité de leur coupe. La base de la pyramide est exactement carrée, chaque côté ayant 25 mètres de long : la hauteur perpendiculaire paroît être à peine de 16 à 20 mètres. Ce monument, comme tous les téocallis mexicains, se compose de plusieurs assises : on en distingue encore six, et l'on croit que la septième est cachée par la végétation qui couvre tout le flanc de la pyramide. Un grand escalier de 57 gradins mène à la cime tronquée du téocalli, à l'endroit où se faisoit le sacrifice des victimes humaines : un petit escalier se trouve à côté du grand. Le revêtement des assises est orné d'hiéroglyphes, dans lesquels on reconnoît des serpens et des crocodiles sculptés en relief : chaque assise offre un grand nombre de niches carrées, et symétriquement distribuées : dans le premier étage on en compte de chaque côté 24 ; dans le second, 20 ; dans le troisième, 16. Le nombre de ces niches est de 366 dans le corps de la pyramide, et de 12 dans l'escalier que l'on distingue vers l'est. L'abbé Marquez suppose que ce nombre de 378 niches fait allusion au système calendaire